

Récit d'un colon du Pompidou

Franck Dumonteil

Sn 1952, j'avais sept ans. Mes parents décidèrent de m'envoyer en colonie de vacances au Pompidou pour la session d'août. Jamais encore je n'avais quitté ma famille aussi longtemps ni étais allé si haut en altitude.

Nous partîmes donc dans un autobus poussif datant d'avant la guerre, bourré à craquer de nos valises, baluchons et paniers qui occupaient aussi bien la galerie que les soutes. Puis, la larme à l'œil, nous démarrâmes vers les Cévennes dont je ne connaissais rien, si ce n'est l'altitude, plus de 700 mètres; pour moi l'Himalaya ou presque. Les anciens, ils avaient dix à douze ans, chantaient à tue-tête une espèce d'hymne à la colonie sur l'air de *Boire un petit coup c'est agréable*, dont les paroles étaient :

*L'air du Pompidou est agréable,
L'air du Pompidou est doux;
Mais il ne faut pas rouler de la montagne
L'air du Pompidou est agréable...*

Ainsi je gagnai une partie de mon initiation; et ce n'était pas fini. Après force lacets, où parfois notre autocar s'y prenait à deux fois, nous arrivâmes aussi exténués que son moteur devant le « château ». Cette immense maison de maître me parut bien austère. Sous la férule d'un directeur autoritaire, mais qui en avait vu d'autres, nous montâmes nos bagages dans les étages, au second pour les garçons. Là, nous attendaient des paillasses, des vraies dont les brins contrariaient notre sommeil, nous piquant inopinément, quelle que soit la position adoptée. Je trempai consciencieusement de mes larmes, dès le premier soir, ma couche d'apprenti fakir.

Formés en équipes de six à sept garçons - la même chose existait pour les filles - nous abordions la journée par un déjeuner essentiellement composé de porridge, accompagné de tartines de confiture ou de compote. J'appris ainsi à détester ces flocons d'avoine dont pourtant on nous vantait les vertus diététiques.



Le château
carte postale collection
Claude Razanajao

dessin Claude Rozanajico



Après avoir construit nos cabanes sur la fourche d'un arbre creux défendu par quelques plaques de schiste, nous rentrions en chantant; c'est fou ce que l'on peut chanter chez les protestants. Joyeusement et l'estomac tordu par la faim, nous attendions un roboratif déjeuner, où souvent le tapioca revenait. J'appris aussi à détester le tapioca qui, mangé avec lenteur ou hésitation, se figeait en une sorte de gelée écœurante... tout au moins à mon goût. Mais je crois ne pas avoir été le seul.

La digestion se faisait pendant la sieste, obligatoire et obligatoirement silencieuse. Heureusement, un de nos moniteurs nous autorisait à lire des illustrés de la collection *Artima*, sortis d'on ne sait où; je puisais là des rêves de conquête de l'espace ou de refoulement des Indiens par les cow-boys.

Après une heure et demie de sieste consacrée aussi à un laborieux courrier (nos lettres n'excédaient pas les trois phrases, introduction et formule de politesse comprises), nous attendait le goûter. Assez frugal, il se composait de pain en abondance, légèrement rassis, car rescapé de midi et coupé bien avant, et de deux carrés de chocolat, symbole glorieux de l'abondance d'après guerre.

Et nous reprenions la route ou les chemins en chantant, comme par hasard, pour découvrir les environs du Pompidou.

Ainsi au cours de la session, nous découvrièmes Saint-André de Valborgne, la route de Barre des Cévennes, la rivière de Sainte-Croix-Vallée-Française, quelques fermes

désolées, un cimetière abandonné qui nous glaça les sangs, la ligne de crêtes vers l'Aigoual, la Can de l'Hospitalet et j'en oublie. En cours de route, nous prenions de petits compléments alimentaires en nous gavant de cerises trop mûres disputées aux oiseaux, de poussiéreuses mûres, parfois pas assez, qui nous obligeaient à nous arrêter pour vidanger nos intestins malmenés. Au bout de quelques jours, familiarisés avec le paysage – et avec la cuisine des lieux – nous finissions par nous attacher à cette robuste et sévère nature qui semblait déteindre sur les habitants dont la bienveillance ne fut jamais mise en défaut, même lorsque nous malmenions leurs arbres fruitiers.

Après un repas du soir, entamé comme les autres par un bénédicité et, selon le temps et la sagesse des colons, nous avions droit, soit à une étude biblique, grande pourvoyeuse de bâillements dissimulés, ou à une promenade dans un champ voisin où toute la colo réunie faisait des rondes en chantant : *Si tu veux faire mon bonheur...* ou *La fille du coupeur de paille* dont le caractère païen n'échappera à personne. C'était aussi de grands moments d'élan du cœur dont certains ont donné des résultats.

Au bout de trois semaines, la fête était finie. Finalement, tout cela s'était passé très vite. Notre autobus chargé de linge sale et de nous-mêmes nous attendait sur ce qui tient lieu de place centrale. Avant d'y grimper, les larmes aux yeux, toute la colo, en cercle mains enlacées entonnait *Ce n'est qu'un au revoir*. ■